

L'herbe aux lapins



Le Lapin blanc d'Alice au Pays des Merveilles.

Par John Tenniel — optimization of Image:De Alice's Abenteuer im Wunderland Carroll pic 02.jpg, Domaine public,

Ce texte est très long et parfois déborde du « sujet ». Si vous décidez de le publier, je vous autorise bien sûr formellement à procéder à toutes les coupures que vous jugerez nécessaires.

J.J. Bonnin

Dans les faubourgs de villes, zones mi rurales mi urbaines, les maisons étaient, et sont souvent agrémentées d'un jardin plus ou moins grand, permettant la culture de quelques fleurs et arbustes, parfois la production de quelques légumes.

Mais jusqu'à une période relativement récente, les espaces libres étaient souvent également utilisés pour exploiter de petits élevages, tendance qui redevient très à la mode actuellement, dans le but louable de diminuer la quantité de déchets ménager et de se procurer des œufs frais.

Contrairement à l'époque que je vais évoquer, les divers élevages sont maintenant soumis à des règles d'hygiène et d'urbanisme.

Les habitants des villes comme chacun le sait, sont très souvent issus du milieu rural dont l'exode débute au XIX^e siècle. Mais qu'ils soient de première génération ou descendants de ces anciens ruraux, ils ont souvent un fort attachement à la terre et aux traditions de culture et d'élevage. On n'efface pas en quelques décennies un mode de vie qui remonte à plusieurs millénaires, même si la tradition saute parfois des générations. Chassez le naturel, il revient au galop ; ...ou à petits pas selon les circonstances.

De plus les restrictions de denrées alimentaires dues à l'occupation avaient redonné un essor à ces activités qui perdureront longtemps une fois la paix revenue.

Les animaux faisant l'objet de ces élevages familiaux étaient en général poules ou lapins, avec chacun leurs avantages et leurs inconvénients. Bien plus rares et demandant plus d'espace et de compétences, les pigeons, les canards et les oies. Mais je m'étais essayé quand même à l'élevage des « canets » (*canets* : jeunes canards).

L'élevage des poules permettait une récolte quasi quotidienne d'œufs, surtout si l'on pouvait se permettre d'en posséder plusieurs. Puis le volatile était consommé lorsqu'il était parvenu à un âge plus ou moins avancé. Mais l'inconvénient résidait en leur nourriture, surtout à base de grains difficiles parfois à se procurer en temps de pénurie.

Pourtant cette production pouvait se révéler fructueuse. Un été, j'avais une douzaine d'années, nous étions partis en déplacement pour plusieurs semaines et avions confié à une voisine le soin

de nourrir les volailles, en lui recommandant de consommer les œufs qu'elle récolterait. Elle s'était bien acquittée de sa tâche mais au lieu d'utiliser les œufs, elle les avait tous conservés, et il y en avait plusieurs douzaines, bien trop pour notre consommation personnelle immédiate ! Je décidais donc l'aller les vendre dans la « Corbeille », située en dessous des halles, où se tenait deux fois par semaine le Grand Marché, qui était ouvert aux petits commerçants ou producteurs non sédentaires, maraîchers, fleuristes, marchands d'huître et de moules, « coquassiers » (coquassiers commerçants ambulants qui achetaient œufs et volailles dans les fermes et approvisionnaient les marchés)

Après un tour pour me renseigner sur les cours du jour, j'installais mon modeste étal, constitué d'un grand panier d'osier, ayant fixé le prix de ma marchandise quelques francs en dessous des tarifs constatés. Des clientes passaient et jugeant sans doute mon entreprise commerciale peu sérieuse et mes prix peu attractifs, allaient voir plus loin, mais revenaient vite pour profiter de la bonne affaire. Lorsque la dernière qui avait méprisé ma marchandise revint, il n'y avait plus d'œufs dans mon panier. L'employé municipal chargé de percevoir les taxes pour les emplacements occupés n'était pas encore passé réclamer la redevance due ; me constituant de facto vendeur à la sauvette, je me sauvais donc avant son arrivée.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodants ce sont les plus habiles :

On hasarde à tout perdre en voulant tout gagner.

Gardez vous de rien dédaigner ;

Surtout quand vous avez à peu près votre compte

(Jean de la Fontaine Le Héron)



Par Alan Vernon — Desert Cottontail Rabbit in Anza Borrego State Park., CC BY 2.0,

<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=10645022>

Lapin d'Audubon (naturaliste 1785-1851)

L'élevage des lapins promettait un profit à plus long terme mais la nourriture était relativement plus facile à trouver.

Dans ma famille on a pratiqué l'élevage, voir parfois la reproduction de ces animaux : mères lapines et poules couveuses.

On parvenait à se procurer du grain et surtout du son auprès du boulanger qui passait chaque jour avec sa charrette. Parfois son cheval abandonnait un joli tas de crottin. La tradition voulait que ce précieux engrangé revienne de droit à la personne qui demeurait en face du lieu où le pégase s'était « oublié » (heureusement il y avait peu de maison en vis à vis dans la rue...). C'est ainsi

qu'une vieille voisine, fertilisant ses plantes grasses épineuses avec du crottin, contracta le tétonos dont elle guérit miraculeusement.

On se rendait aussi chez un marchand de fourrage, dans une zone alors quasi rurale au moment de son installation, mais qui se retrouvait dans un quartier urbanisé. Les clients se présentaient avec leurs sacs, et l'on pouvait acquérir de l'avoine, parfois de l'orge, rarement du blé ou du maïs, mais également du son ou du « menu son » pour les pâtes. Les sacs n'étaient pas très grands car le transport se faisait à dos d'homme, et dans mon cas à dos d'enfant.

Les lapins, s'ils ne dédaignaient pas quelques grains ou une pâtee, voir un croûton de pain sec ou de maïs (rare !) étaient le plus souvent nourris grâce à l'herbe que l'on pouvait récolter dans le voisinage.

J'étais généralement chargé de cette mission (de confiance). Le soir, de retour de l'école parfois avant d'aller faire mes devoirs, ou avant le repas du soir, j'allais distribuer la nourriture. Celle-ci avait généralement été récoltée les jours précédents et cette occupation constituait une activité pour le jeudi et bien sûr pendant les vacances.

Pour cela j'allais flâner le long des chemins, rendre visite aux jardiniers du voisinage muni de mon sac et armé de mon couteau. Là je récoltais du plantain, des pissenlits, des laiterons, du trèfle, du liseron, des renouées, de la luzerne.



Porcelle enracinée

Le jeudi, on me disait : « Il faudra aller chercher l'herbe aux lapins ». Parfois je ne partais pas seul, j'accompagnais mes voisins, deux ou trois couples de retraités du quartier qui, selon les circonstances m'accueillaient dans leur petite troupe.

Nous grimpions sur les « Chaumes », un vaste plateau calcaire, des étendues un peu arides, où la culture de la vigne avait été abandonnée à la suite du phylloxéra et qui n'ont jamais plus été exploitées ; seuls de rares troupeaux de chèvres ou de moutons y venaient brouter. Un nouveau quartier s'y est bâti, avec établissements scolaires, stades et commerces, mais on y trouve encore quelques champs cultivés et d'anciennes exploitations de surface d'où l'on extrayait de la pierre à bâtir et des meules.

Certaines de ces chaumes (terres incultes) sont maintenant protégées (ZNIEFF : Zone Naturelle d'Intérêt Floristique et Faunistique) pour leur flore riche, en particulier la présence de plantes méditerranéennes assez rares, et leur faune comptant quelques animaux remarquables également (surtout papillons et insectes), mais également d'autres moins attirants, tels renards et sangliers.

Déjà, au cours de notre « ascension » nous avions commencé notre récolte le long des routes et des chemins, qui à l'époque n'étaient point goudronnés et n'étaient parcourus que par de rares charrettes. L'herbe n'était pas polluée !

Mais la vraie récolte se faisait sur les « Chaumes ».

Les plantes collectées là, souvent aromatiques, sèches, ne risquaient pas de donner le « gros ventre » à nos pensionnaires (la météorisation, le gros ventre). De plus elles avaient la réputation de donner plus de saveur à la viande.

C'étaient de beaux et rudes après midi, parfois sous un soleil de plomb et je revenais le soir avec un « bon pien sah » (un bon plein sac) de provisions pour plusieurs jours.

Je n'avais pas besoin d'étaler ces herbes pour qu'elles flétrissent et sèchent comme celles récoltées dans des lieux plus humides pour éviter que l'élevage soit décimé par le redouté « gros ventre » : la grande crainte de tous les éleveurs de lapins.

Il m'avait aussi fallu apprendre à choisir les bonnes herbes, chercher les meilleures et surtout apprendre à écarter celles qui sont dangereuses pour nos rongeurs domestiques. **Mes vieux voisins m'aidèrent à parfaire cet apprentissage qui m'a donné le goût de la botanique, dont j'ai acquis quelques notions élémentaires et que je pratique toujours avec plaisir en amateur.**

Il fallait éviter à tout prix la « roberte », aussi appelée « ramberge », autrement dit la mercuriale annuelle, de la famille des euphorbes, un poison, au pollen allergène, depuis que l'on a inventé ou découvert les allergies (plaisanterie à part, il est inquiétant de constater que des substances ou des nourritures qui jusqu'à présent ne présentaient aucun inconvénient, provoquent des réactions pour le moins désagréables voir dangereuses chez plus en plus de personnes).

Mais d'autres plantes étaient aussi à écarter des récoltes : les boutons d'or, le sureau, le cytise et les genets, la chéridoine (utilisée pour soigner les verrues) le tamier (herbe aux femmes battues) et la bryone (navet du diable), la « douce-amère » ; des « apiacées » (anciennement ombellifères) faute de bien les connaître, pour ne pas risquer de récolter la terrible cigüe, et par mesure de prudence, toute plante non connue des usagers.

Par contre, on récoltait diverses sortes de laiterons, les carottes sauvages facilement reconnaissables, trèfle, luzerne, bourse à pasteur, chicorée sauvage aux belles fleurs bleues, salsifis sauvages (barbe de bouc), les chardons (aïe les doigts !) le fenouil à la puissante odeur, des espèces de pissenlits aux feuilles légèrement duveteuses dont on ignorait le nom (des porcelles), des graminées diverses, comme l'orge des rats, surnommé « voyageur » (*Un jeu enfantin consistait à mettre un épi d'orge des rats dans sa manche de tricot, à la hauteur du poignet. Les mouvements du bras faisaient remonter cet épi jusque sous l'aisselle, grâce à ses longues barbes, d'où le nom de voyageur. Une autre plante « ludique » : l'euphorbe, qui produit un lait vésicant, on l'utilisait pour faire sur nos bras des sortes de tatonnages, un jeu assez dangereux, cette plante est très toxique.*) la « palène » (*Palène une herbe [poacée] sèche et drue, le Brachypode penné (Brachypodium pinnatum)*) qui fournissait une bonne litière, des branches de genévrier et toutes sortes d'autres plantes dont nous ne connaissons pas les noms, et qui étaient probablement du lotier, des crépides et des hypocrépis.

Mais à cette époque ce n'était pas facile de faire des recherches botaniques sans un « mentor » ! Une amie de la famille chez qui nous allions parfois en visite, voyant l'intérêt que je portais à un bouquin trouvé dans la bibliothèque et que je consultais, - ce qui me distraisait davantage que d'écouter les conversations des grandes personnes -, m'avait proposé de l'emporter, ce que je fis avec empressement ! Je m'étais même vu offrir un autre ouvrage qui éveillait mon intérêt et ma curiosité, c'était un vieux almanach Hachette proposant toutes sortes de rubriques intéressantes, et en particulier des cartes du ciel : deux par mois, une pour les constellations visibles au nord, une autre carte pour celles du sud (à cette époque, même en ville on pouvait observer le ciel la nuit, la pollution lumineuse n'existe pas). De plus au bas de chaque carte, on voyait deux petits enfants qui cheminaient dans un paysage bucolique, changeant selon les saisons, ce qui ajoutait au charme poétique des noms des constellations : Éridan, Cassiopée, Orion, etc.

L'ouvrage de botanique était « **La flore par la Méthode Simple** » de Gaston Bonnier. Méthode simple, c'est vite dit ! Évidemment par rapport à la Grande Flore Bonnier Illustrée en 4 volumes,

c'est plus simple, mais la recherche avec les clés n'est pas vraiment très abordable pour un néophyte. Maintenant avec le Smartphone, même plus besoin de récolter la plante (ce qui est un bien pour la sauvegarde de la biodiversité) il suffit de prendre une photo et de consulter l'application « ad hoc ». Trop facile mais pas toujours très précis ! On peut ainsi réaliser un bel herbier en images.

Il existe également sur Internet des sites spécialisés (Tela Botanica un exemple parmi beaucoup d'autres) où l'on peut demander l'avis d'autres internautes, ou le cas échéant les aider dans leurs déterminations.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin, et le lapin, si les circonstances étaient favorables, s'étant suffisamment développé, avait fini par acquérir une taille et un poids suffisants pour que l'on envisage d'en faire quelques repas, ce qui présageait sa fin prochaine. Ce qui me rappelle une remarque d'une auteure de roman policier anglaise (Katherine Atkinson) : « **Une patte de lapin, ça porte bonheur, sauf pour le lapin, bien sûr !** »

Et c'est encore moi qui étais mis à contribution pour exécuter les basses œuvres.

À cette époque ce n'était pas une situation exceptionnelle : dans certaines familles, les enfants étaient souvent sollicités pour effectuer des tâches ménagères ou de petits travaux. Aller chercher de l'eau à la pompe ou au puits, laver et essuyer la vaisselle, éplucher les légumes, préparer et apporter du bois ou du charbon pour la cuisinière, généralement le seul moyen de chauffage et de cuisson des repas, aller faire les commissions à l'épicerie, voire au marché etc. Ces travaux étaient effectués une fois les devoirs terminés et avant d'aller jouer. En hiver, ça laissait peu de marge. Parfois, en cas d'urgence, les devoirs étaient reportés après le souper.

Le travail des enfants était une pratique courante et admise, surtout dans les campagnes avant la mécanisation et la révolution des modes de production agricole. La population étant majoritairement rurale, lorsque fut instituée l'école laïque, gratuite et obligatoire, on tint compte de cette pratique dans l'élaboration du calendrier scolaire : grandes vacances la veille du 14 juillet, au début des moissons, rentrée scolaire le premier octobre, les vendanges finies.

Ce calendrier resta inchangé jusqu'en 1959.

Lorsque j'étais un tout jeune enfant, c'était quelque voisin qui était invité à procéder au sacrifice de la bête, mais lorsque j'eus une dizaine d'années cette corvée m'échut. Que ce soit lapin ou volaille, je ne prenais guère de plaisir à ce genre d'activité, mais je m'y suis fait assez rapidement et je finis par l'accomplir sans état d'âme, mais sans non plus développer des instincts sanguinaires. Il faut bien se nourrir !

Évidemment, ces modestes productions ne suffisaient pas à assurer la consommation des foyers des éleveurs amateurs. Il fallait se ravitailler au marché, les volaillers commercialisant des animaux « prêts à cuire » étaient l'exception et le prix de ces produits était beaucoup plus élevé.

L'approvisionnement se faisait aux jours de grands marchés (deux fois par semaine) dans la « Corbeille » des halles. Là, on pouvait se procurer poules, poulets, lapins quelques canards, rarement des oies ou des dindons, parfois des pigeonneaux à la saison ; la pintade y était encore pratiquement inconnue.

Ces animaux étaient achetés et vendus vivants, hypothèse absolument inimaginable maintenant, par mesure d'hygiène pour les consommateurs et pour éviter la propagation des grippes aviaires et autres épizooties alors pratiquement inconnues. Il fallait donc les apprêter, et là encore, bien sûr, c'est à moi que revenait cette fonction de sacrificateur. Je me suis toujours efforcé d'abréger les souffrances de ces pauvres bêtes ; pour les lapins, assez facile, mais plus délicat avec les volailles.

Je pense d'ailleurs que je n'aurais plus le courage de procéder à ce genre d'activité.

Les marchands de volailles et d'œufs, que l'on appelait des « coquassiers », parcouraient la campagne entre les jours de marchés et visitaient les fermes où ils achetaient volailles et œufs. C'est qu'à cette époque, les habitants des campagnes ne se fournissaient pas en « poulets PAC » au supermarché du secteur. On élevait au moins assez d'animaux pour pourvoir aux besoins de la famille et aussi pour alimenter éventuellement les voisins. Le surplus était vendu aux collecteurs. C'est à la fermière que généralement revenait cette tâche qui lui procurait un petit revenu.

Plumer les volailles ne me plaisait pas vraiment, car de surcroît, souvent elles étaient envahies de poux rouges qui me démangeaient horriblement. Heureusement ces bestioles ne parasitent pas longtemps les « humains », elles ne font que passer.

Dépouiller les lapins était relativement plus facile et de plus présentait un modeste avantage pécuniaire.

La bête séparée de sa peau j'allais couper dans une « palisse » (haie) voisine une belle tige de « vime » (saule des vanniers, *Salix viminalis*) que je courbais en deux et sur laquelle j'enfilais la peau toute fraîche. J'accrochais ensuite la peau à un clou au plafond dans le sous sol, en attendant qu'elle sèche dans les courants d'air.



C'était généralement le lundi matin que passait le « chiffonnier ». On l'entendait venir de loin, criant « Chif et peau ! » pour annoncer son passage.

En fait c'était plutôt une sorte de brocanteur car il achetait, en plus des peaux de lapins toutes sortes d'«âcries»: vieux chiffons, papiers, ferrailles diverses, vieux outils etc.

Personnage pittoresque et truculent, lorsqu'on lui présentait un objet particulièrement curieux et à l'allure ancienne, propre à figurer dans un musée d'arts et traditions populaires, il disait d'un air sentencieux et important :

- « Ça, ça date du temps où les Gaulois étaient gardes-barrière dans la prairie de Venat ! »
À Venat (se prononce Véna) petit village, ancien centre administratif de la commune de Saint Yriex, fut découvert en 1893 un « trésor » composé d'armes et d'outils de l'âge du bronze.
Cette formule burlesque avait elle un rapport avec cette découverte, qui avait frappé les imaginations, et dont un vague souvenir était parvenu jusqu'à notre personnage ?

Le premier lundi des vacances, j'attendais avec impatience l'arrivée de ce pittoresque « négociant », poussant sa charrette à bras, un modèle similaire à celui employé à l'époque par les « Gars du Bâtiment » (*Tous les ans, un dimanche d'été la ville était traversée par la course organisée par les « Gars du Bâtiment ». Ainsi on nommait les maçons. Chaque équipe, de 4 hommes il me semble, leurs amples pantalons de gros velours ceinturés de flanelle, coiffés de la traditionnelle casquette, chaussés de brodequins cloutés, devait pousser la charrette à bras sur laquelle se trouvaient une charge de sable, un sac de ciment, une pelle de chantier, un « bouloir » [outil pour mélanger le sable et ciment], la caisse à outils.*)

Cette compétition populaire attirait un nombreux public, comme les « Courses des Garçons de Café » qui elles, sont toujours organisées dans certaines villes et qui sont répandues dans le monde entier.

Sur la charrette de notre commerçant se trouvaient ses premières acquisitions, sacs de chiffons, paquets de vieux journaux empilés et ficelés, aux rideaux pendulaient les peaux de lapin déjà acquises.

Je me présentais avec mon lot de peaux bien sèches et tendues sur leur armature d'osier. Bien sûr, le marchandage faisant partie de la transaction, il détectait toujours quelque défaut plus ou moins imaginaire pour déprécier mes « trésors » patiemment amassés. Mais j'étais quand même satisfait de récolter quelques sous qui venaient s'ajouter aux modestes restes de la monnaie que l'on m'abandonnait tacitement lorsque j'avais été chargé de quelques commissions. En fait cela constituait mon argent de poche, et je ne décidais d'en disposer que lorsque la somme amassée était suffisante pour rembourser la monnaie, dans l'éventualité où l'on me l'aurait réclamée, un apprentissage de l'Épargne de Sécurité.

Le Trésor de Vénat: Le 8 septembre 1893, dans la soirée, des enfants découvrent dans la prairie de Vénat-Saint-Yrieix, un vase contenant une centaine de kilos d'objets de bronze, abandonnés là depuis près de 3000 ans. Malgré l'intervention rapide de personnalités éclairées : Favraud, Georges, Cochot, Chauvet... un certain nombre de pièces furent dispersées en des mains anonymes. Très heureusement quelques inventaires furent dressés de 1894 à 1900. Partant de ces inventaires et de quinze collections personnalisées, J. Gomez reconstitue les 5/6 de ce dépôt, étudie 2720 objets se répartissant ainsi : armes (375), outils (289), parure, toilette (1104), harnachement, équipement (580), divers (12), déchets de fonderie (359). Remarquable performance assurant une présentation quasi complète du dépôt. A. Coffyn, J. Gomez, J.P. Mohen, L'apogée du bronze atlantique : le dépôt de Vénat. Dr Gauron, BMSAHC, N. 8, octobre



Carte postale ancienne 16 Angoulême la Corbeille des halles centrales 1906



Avec mes « canets »